



# La foi au Christ

## transmettre l'intransmissible ?

Et si nous nous demandions ce que Jésus de Nazareth, le Christ, peut nous apprendre de la transmission de la vie et de la foi!

Au lieu de nous lamenter sur la « panne de transmission » au sein de nos sociétés européennes et dans l'Église, regardons tout simplement l'extraordinaire savoir-faire du Nazaréen, son art de pédagogue, tel que les récits évangéliques le mettent en scène. Trop souvent nous nous laissons paralyser par la *complexité du message chrétien*, décourager par ces jeux de piste que sont nos grands catéchismes où il est tout aussi difficile de s'orienter que dans les gares parisiennes lorsque l'on est étranger! Or, à ouvrir les Évangiles, nous découvrons un homme, certes aux prises avec la complexité souvent dramatique de la vie, mais capable de *toucher immédiatement le point essentiel* chez ceux qu'il rencontre : l'endroit mystérieux où peuvent se libérer des énergies de vie insoupçonnées. C'est ce qu'il montre à son entourage, y suscitant, sans beaucoup de paroles, le désir d'acquérir un même doigté, une même délicatesse, dans l'approche de l'existence humaine.

Regardons donc de près :

### QU'EST-CE QUE NOUS APPREND LE « PASSEUR » DE GALILÉE ?

D'abord et avant tout ceci : Jésus nous apprend qu'il *n'y a pas de vie humaine sans « foi »*. Comprenons bien ce mot si galvaudé de « foi » et ne pensons pas trop vite au « Credo » de Nicée-Constantinople ni même à des enseignements proprement chrétiens. Pensons à l'acte élémentaire de confiance que nous posons tous les jours pour pouvoir vivre : la vie mérite-t-elle d'être vécue? Tient-elle sa promesse? Rien ne le garantit d'avance; pour vivre, il n'y a pas d'autre chemin que de faire « crédit »!

**Il n'y a pas de vie humaine sans foi**

On entend ce langage élémentaire de la foi traverser tous les domaines de notre existence : « croyance » et « créance » sont étymologiquement voisines; « faire crédit », « éprouver la fiabilité », « se fier à quelqu'un », tout cela est nécessaire dans le monde financier et économique comme dans nos relations les plus intimes, et pas uniquement dans la sphère religieuse. *L'ensemble* de nos échanges, voire toute notre vie en société, est fondé sur une confiance inaugurale ou initiale.

Et c'est ce qui caractérise l'homme; les anthropologues nous l'apprennent : à la différence de l'animal, *l'être humain est radicalement inachevé* quand il naît et il le reste tout au long de son existence. Cet inachèvement constitutif fait appel à sa capacité à faire confiance en la vie, à y croire. Mais il doit passer chaque fois un « seuil » quand il laisse la peur devant l'inconnu céder la place au simple courage d'être et de vivre; toutes les cultures le savent en accompagnant ces passages décisifs par leurs rites d'initiation.

Ces seuils, personne ne peut les franchir seul. Pour chacun de nous, ces « nouvelles naissances », supposent déjà des relations, parentales ou autres, qui nous précèdent : nous sommes réellement engendrés à faire confiance, par d'autres qui nous ont fait confiance, sans toutefois que la responsabilité de notre propre décision de croire ou de ne pas croire en la vie puisse nous être enlevée. Qui ne se souvient d'avoir *entendu* une parole décisive d'un autre ou d'avoir vu dans son regard bienveillant la possibilité de faire soi-même le pas qui coûte! À certaines étapes de notre existence, il nous paraît suffisant de vivre sur la vitesse acquise ; mais à des moments de passage ou de crise, l'acte de foi inaugural en la vie doit être réactivé. Dans ces situations, nous avons vraiment besoin de personnes capables de susciter la foi ou de la ressusciter. Nous avons besoin de « passeurs ».

C'est alors que nous découvrons que le « passeur » de Galilée s'intéresse d'abord et avant tout à *cette* « foi » comme unique source de vie : « C'est ta foi qui t'a sauvé », dit-il à tant d'hommes et de femmes rencontrés en situation de nécessité : celle qui depuis douze ans souffre d'hémorragies, les porteurs du paralytique, le centurion attaché à son esclave malade et sur le point de mourir, etc. Jésus *nous apprend ainsi qu'il n'y a pas de vie humaine sans* « foi ».

### **La difficulté de croire en la vie**

Et puisque la vie n'est pas facile, il n'est pas non plus aisé d'y croire. Le mal sous toutes ses formes la traverse; nous venons de le voir : la maladie, le malheur qui tombe sur quelqu'un de manière inattendue, les échecs et les séparations de toute sorte, le *mal-être* – ce qui se passe dans certaines banlieues en est une manifestation terriblement inquiétante; le mal, ce sont aussi nos résistances les plus profondes à la vie, enfouies dans notre inconscient, voire les forces de mort qui peuvent nous habiter. Mon existence tient-elle sa promesse? Et quelle promesse? Tous, nous connaissons ces délibérations intérieures, plus ou moins furtives : pesées secrètes, sur une balance intérieure, de nos expériences positives, de nos problèmes et de nos douleurs. Qu'est-ce qui a du poids? Mon existence tout entière a-t-elle du poids? Pour qui d'autre que moi? Et, finalement, que vaut-elle devant ma propre conscience?

Les Écritures, le livre de Job ou l'épître aux Romains, relatent cette estimation élémentaire de toute vie. Et il n'est pas sans importance que Jésus de Nazareth commence son « ministère » en Galilée par la rencontre de ceux qui ont toutes les raisons du monde d'être désespérés, ceux pour qui la « foi » est un acte difficile, voire impossible, tant les perspectives de la vie sont bouchées et leur balance négative.

### **L'impossibilité de croire à la place d'un autre**

Mais Jésus sait encore – et c'est une troisième leçon apprise en sa compagnie – que personne ne peut croire en la vie à la place d'un autre. Certes, une parole extérieure, parole parentale ou parole de « passeur », est absolument nécessaire pour accéder à cette « foi » – cela a été souligné et j'y

reviendrai ; mais à quoi servirait une telle parole si elle ne réussissait pas à *me* convaincre. Ne dois-je pas m'entendre murmurer à moi-même : oui, c'est vrai, la vie vaut la peine d'être vécue, j'y crois. Le terme de « con-viction » dit bien qu'il s'agit là d'une *victoire* sur tous les messages négatifs qui traversent une existence : victoire qui nécessite le *concours* d'autres personnes comme le suggère le mot « con-viction » mais victoire aussi que personne d'autre ne peut remporter à ma place.

Notons-le bien : nous nous sommes progressivement approchés du mystère d'un *intransmissible* ou, dit positivement, d'un miracle permanent, toujours aussi attendu que surprenant, et qui ne cesse de se reproduire devant nos yeux, chaque fois qu'un enfant commence sa trajectoire. Rien ne garantit qu'il prendra un jour la liberté de croire en la vie, de transformer le caractère inachevé de son existence en tâche, se laissant « former » : non pas dresser mais initier à donner lui-même – *librement* – « forme » à sa vie. Nous comprenons à quel point la réussite de ce processus est miraculeuse quand nous rencontrons des personnes ou des groupes, voire des sociétés entières qui n'arrivent plus à faire confiance en l'avenir. Le suicide d'un proche nous laisse totalement démunis : subitement nous découvrons que le courage de vivre et de croire en la vie a sa source ultime en chacun; là où personne ne peut se substituer à un autre.

Pardonnez-moi si j'insiste. L'inquiétude générale par rapport à la transmission ne doit pas nous faire oublier cette vérité élémentaire: *le jaillissement de la « foi » en la vie est intransmissible*. Cette loi oppose une barrière infranchissable à toute stratégie volontariste de transmission mais nous libère aussi pour l'essentiel. Jésus de Nazareth le sait bien : jamais il ne dit à quelqu'un : « *je t'ai sauvé* », mais : « *ta foi t'a sauvé* ».

### **L'engendrement de la foi par le Nazaréen**

*Tout en connaissant et reconnaissant cette limite absolue qu'est le mystère de l'autre, le Nazaréen parvient à « engendrer », en ceux qui s'y prêtent, la « foi » en la vie. Je dis bien « engendrer la foi » comme on engendre la vie. Les deux sont intimement liés parce qu'on ne peut transmettre la vie sans transmettre la foi en la vie. Il n'y a aucune démission quand Jésus reconnaît l'inaliénable secret de l'autre! Au contraire, entendons bien le caractère paradoxal de ce qu'il dit à celles et ceux qu'il rencontre sur le chemin : « *Ma fille, mon fils, c'est ta foi qui t'a sauvé* »; parole paradoxale qui, tout en suscitant ou ressuscitant la « foi » d'autrui, avoue *en même temps* que celle-ci est déjà à l'œuvre en lui. Voilà l'ultime leçon de Jésus pour nous, la plus importante : il engendre la foi en la vie par sa manière de s'adresser à autrui.*

Celle-ci se résume en un mot, dans le « heureux » des Béatitudes : « l'Évangile *de* Dieu » ou Dieu comme heureuse Nouvelle; on pourrait même dire : *Dieu comme Évangile*. Dire à quelqu'un que sa vie est une promesse qui sera tenue, le dire même de la vie de chaque être humain, cela est en effet une parole exorbitante, une parole *sans proportion* avec ce que nous éprouvons quotidiennement et ce que peut porter un individu. C'est pour cette raison toute simple qu'il convient de relier cette Bonne Nouvelle *et* Dieu. Personne ne peut être garant d'une telle promesse de bonté et de béatitude, sinon celui que nous appelons « Dieu »!

Jésus de Nazareth n'a pas inventé cette promesse mais il a su la rendre crédible : elle est l'axe de toute son existence et de tout son ministère; il met sa propre vie en jeu pour elle. Son hospitalité radicalement ouverte, et maintenue ouverte jusqu'au bout, manifeste cet Évangile de manière infiniment concrète : quand, tout en posant les gestes qui conviennent et en disant la parole qui s'impose ici et maintenant, il s'efface lui-même pour laisser *quiconque* trouver sa place unique, en face de lui.

Voilà, en peu de mots, le secret de son autorité et ce qui rend crédible sa parole; le secret aussi de l'engendrement de la « foi » de ceux et de celles qui croisent sa route. Entendons-nous bien : Jésus

rend *possible* leur foi par sa présence, surtout parce qu'il sait que sa propre existence, si crédible qu'elle soit, ne la produit jamais automatiquement : la « foi » ne peut surgir *que librement* du fond même de ses interlocuteurs.

Que pouvons-nous donc apprendre de la fréquentation assidue du « passeur » de Galilée?

1) *Il n'y a pas de vie humaine sans « foi ».*

2) *Et puisque le « métier d'homme », unique pour chacun, est un « métier » difficile, il n'est pas non plus aisé d'y « croire ».*

3) *Jésus de Nazareth le sait; il sait même que personne ne peut « croire » à la place d'un autre.*

4) *Mais sans se substituer à la liberté d'autrui, son hospitalité ouverte lui permet d'« engendrer » la « foi » en une vie « réussie », sans proportion avec notre expérience quotidienne : quoi qu'il arrive, chaque être humain est une histoire sacrée, une promesse évangélique qui sera tenue, au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer ou désirer.*

Vous allez m'objecter alors : notre tâche n'est pas seulement de rendre possible cette « foi » en la vie; nous désirons aussi transmettre *la foi au Christ*.

## **COMMENT NAÎT CETTE FOI AU CHRIST?**

Commençons par les *conditions élémentaires* de la naissance de cette foi. Elles sont déjà posées dans ce qui précède; ne les oublions donc pas : le rayonnement de l'homme de Nazareth et de ceux qui vivent à sa manière, sa santé contagieuse et surtout sa passion pour la « foi » de *tout être humain* en la vie, quel qu'il soit par ailleurs; sa sympathie, sa compassion et son doigté quand il touche, chez autrui, *le point* parfois douloureux d'où peut émerger le courage d'être et de croire.

### **Un seuil décisif**

*De cette présence, on peut rester simple bénéficiaire, bénéficiaire de tous ceux et de toutes celles qui aujourd'hui encore vivent à la manière du Nazaréen en « passeurs » de la « foi » ; et c'est légitime. On peut aussi être intrigué par sa manière de traiter avec l'être humain, s'étonner de ce que l'histoire de l'humanité a reçu de lui, s'interroger donc sur ce qui l'habite, lui, et s'approcher ainsi de son mystère. Personne n'est obligé de faire ce pas, l'« unique nécessaire » pour vivre étant de croire que la vie vaut la peine d'être vécue et qu'elle vaut la peine d'être mise en jeu pour autrui, parce que c'est ainsi qu'on l'a reçue et c'est ainsi qu'on la transmet. Rien d'automatique donc ni de nécessaire dans l'intérêt pour le Christ, encore moins aujourd'hui; et j'y reviendrai. Mais s'intéresser non seulement à l'Évangile mais à celui qui l'a annoncé, à son savoir-faire et son art de pédagogue, bref à son mystère, c'est devenir son disciple et croire finalement *en lui*. Réalisons bien ce qui se joue sur ce « seuil » décisif qui est à l'image de tant d'expériences quotidiennes : éprouver la présence bienfaisante de quelqu'un *peut* conduire au désir de le connaître et de connaître ce qui l'habite. Pour ce qui est du Nazaréen, personne ne peut faire ce pas sans lire les récits évangéliques qui parlent de lui – « ignorer les Écritures, c'est ignorer le Christ », disait saint Jérôme – ni sans avoir rencontré ceux qui aujourd'hui encore vivent *de Lui*.*

### **Dimensions insoupçonnées d'un Évangile pour tous**

Sur ce « seuil », le « débutant » dans la foi au Christ fait une double découverte : il perçoit des dimensions jusqu'alors insoupçonnées de l'Évangile; et en les percevant, il comprend subitement pourquoi cette Nouvelle est absolument pour tous.

Pourtant nous résistons à entendre jusqu'au bout l'Évangile de Dieu. Pourquoi? Cette résistance à entendre jusqu'au bout le « heureux » des Béatitudes vient de notre conscience d'être mortels. La perspective de notre mort ne cesse de discréditer l'annonce de ce « Heureux », répétée huit ou neuf fois par le Nazaréen. Or, *son Évangile ne nous atteint pas seulement de l'extérieur, il nous rejoint de l'intérieur de nous-mêmes et transforme notre rapport à la mort*. Nous savons bien que notre existence est limitée; ce qui provoque nos réactions les plus épidermiques : la volonté de vivre aujourd'hui intensément, d'oublier l'horizon de la mort et d'obtenir tout tout de suite, souvent au détriment d'autrui; ou encore la « peur d'être » et, dans son sinistre cortège, la comparaison et la lamentation, la jalousie et la violence. À la racine de cette dégradation intérieure et sociale se trouve un « mensonge » : une connivence entre les limites de notre existence – la mort – et une jalousie cachée de la vie nous est suggérée ; elle s'insinue continuellement en nous. C'est comme si la vie nous donnait la vie, puis nous la reprenait un jour pour continuer sans nous. La mort serait la simple conséquence de l'égoïsme foncier de la vie. C'est un terrible mensonge!

Au contraire, notre conscience d'être mortels peut devenir lieu de conversion. Subitement je perçois que *je n'ai qu'une seule vie* : je n'en ai qu'un seul exemplaire. Chacun de nous n'existe qu'une seule fois, il est unique. Naissance et mort sont donc comme le sceau apposé sur la vie, qui lui donne son unicité. Ne perdrait-elle pas son poids si nous pouvions indéfiniment la recommencer, remettre sans cesse le compteur à zéro? L'Évangile de Dieu se manifeste, avec toute son énergie de résurrection, au creux de cette expérience d'unicité. Il fait tomber la fascination de la mort; il transforme la vie en totalité mystérieuse et trace de la bonté abyssale de Dieu. Tous les jours le croyant peut la recevoir en son unicité incomparable, à condition cependant qu'il renonce progressivement à l'image qu'il se fait de lui-même, des autres et de Dieu : « Qui veut sauver sa vie, la perdra ; mais qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile, la sauvera » (Mc 8, 35), dit Jésus au croyant ; et c'est au même moment que Pierre reconnaît Jésus comme Christ.

*En entrant ainsi, avec le Christ, dans ces dimensions jusqu'alors insoupçonnées de l'Évangile, on commence à saisir pourquoi la Bonne Nouvelle est absolument pour tous*. La transmission de l'Évangile n'est nullement un endoctrinement ou la proposition d'une idéologie religieuse parmi d'autres; j'espère l'avoir fait comprendre. L'Évangile de Dieu ou Dieu comme Évangile veut rejoindre l'homme de l'intérieur de lui-même, à l'endroit où il est aux prises avec l'enjeu fondamental qu'est le simple fait d'exister; il veut rendre possible en lui la foi en la bonté foncière de la vie et susciter ainsi le courage d'affronter l'aventure unique de son existence. Peu importe, à la limite, que l'homme perçoive toutes les dimensions de ce combat ; il lui suffit de faire l'expérience d'une présence *gratuite* et *radicalement* bonne à ses côtés capable de le convaincre de la bonté de la vie. Quelqu'un croit vraiment au Christ, entre dans son mystère et commence à vivre *de lui*, quand il partage avec lui cette passion pour un Évangile qui concerne absolument tous les humains : « Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile! » dit l'apôtre Paul; celui qui s'est laissé identifier au Christ.

### **Des raisons de croire en Christ**

Comment transmettre la foi au Christ, si nous ne savons plus très bien pourquoi croire en lui? C'est là, me semble-t-il, l'unique problème et l'unique crise de transmission dont il faut se soucier. La difficulté n'est pas celle de la bonne méthode ou de la stratégie la plus astucieuse : le christianisme, encore une fois, n'est pas un message religieux parmi d'autres. Croire au Christ c'est sans cesse découvrir en lui un doigté sans pareil pour toucher ce qui est humain et souvent trop humain en nous et percevoir ainsi l'extraordinaire connivence entre l'Évangile de Dieu et le mystère de notre existence humaine.

Parmi les multiples raisons de croire en Christ, je viens d'indiquer la plus importante : la voix de l'Évangile rejoint tellement l'humain et tout homme qu'elle doit résonner pour tous et en toute génération, jusqu'à la fin. Seul celui qui entre dans le mystère de l'homme de Nazareth peut y puiser la passion et le

courage de rendre présente cette bonté ultime par des gestes et des paroles qui conviennent, ici et maintenant. Nous savons par expérience que cette bonté est sans proportion avec ce que la vie elle-même et chacun de nous peuvent porter; nous ne pouvons donc l'annoncer qu'au nom de celui qui l'a rendu crédible par sa vie, sa mort et sa résurrection.

Si nous croyons donc au Christ, si même nous l'aimons, c'est à cause de notre foi en une Nouvelle de bonté radicale à transmettre à quiconque, au tout-venant. Mais nous ne pouvons croire jusqu'au bout en cette Nouvelle sans puiser en Christ la passion, l'énergie et la manière de la livrer à d'autres. La manière surtout : l'effacement de cet homme qui est à la mesure de son rayonnement; son dessaisissement de soi au profit d'une hospitalité où tous et chacun peuvent trouver asile et déjà éprouver quelque chose de la bonté et de la beauté de la création.

## **CROIRE AU CHRIST: LES CONDITIONS D'UNE TRANSMISSION RÉUSSIE**

Le parcours qu'on vient de faire – le récit de la naissance et de la maturation de la « foi » élémentaire en la vie et de la foi au Christ – vous aura fait comprendre les conditions d'une transmission réussie. Le moment est venu de les rassembler. Rien de neuf : vous les connaissez et vous les réalisez, jour après jour, dans les différents champs de votre existence.

### **La présence au « tout-venant »**

D'abord et avant tout un intérêt *véritable pour le « tout-venant », pour celui qui se présente à l'improviste sur nos routes quotidiennes*, comme cela s'est passé pour la première fois en Galilée. Cet intérêt peut prendre des formes extrêmement variées, selon les lieux que nous habitons ou que nous traversons ou selon le type de relation engagée : le bureau partagé avec d'autres, le repas à la cantine, une rencontre dans la rue ou à l'hôpital, l'accueil d'enfants confiés par d'autres pour une séance de catéchèse, un repas de famille, une réunion de travail au sein d'une association, etc. Il s'agit chaque fois d'activer à l'improviste une même capacité d'être tout simplement présent, à soi et à l'autre en ce qu'il révèle des enjeux vitaux de son existence.

### **L'esprit de gratuité**

La crédibilité de cette présence – deuxième condition – *dépend de nos motivations* : il n'est pas rare que l'intérêt pour l'autre soit feint et cache nos véritables intérêts; parfois d'ailleurs les plus nobles, ne fût-ce que celui de trouver des nouveaux adeptes pour tel groupe ou telle tâche ecclésiale. Rien de cela en Christ dont l'« esprit » de gratuité marque toutes ses rencontres. Notre véritable motivation transparaît en effet dans une manière d'engager une parole et de poser des actes en faveur d'autrui. Qu'est-ce qui fait que quelqu'un devient pôle de stabilité dans un tissu social fragilisé ou qu'il devient havre de bonté où l'entourage peut réellement exister? Un presque rien, peut-être acquis difficilement, qui fait qu'on perçoit en cette personne, significative pour bien d'autres, une unité entre ce qu'elle dit, pense et fait ; un presque rien qui fait qu'on la voit capable d'entrer réellement dans la perspective de l'autre. Aucune transmission n'est possible sans ces « présences d'Évangile ».

### **L'expérience de la prière**

*La pierre de touche d'une présence crédible est l'aveu confiant que personne ne peut rien à la place de l'autre et que l'accès à la foi relève du mystère de chacun* : qu'il s'agisse d'une « foi » ajustée en la vie ou de la foi au Christ. Le lieu par excellence où s'acquiert cette paix mystérieuse face au mystère d'autrui – parfois du plus proche, du conjoint ou de ses propres enfants – est la prière solitaire : celle du

Christ quand il se retire et s'efface, au cœur de son activité galiléenne parfois harassante, pour entendre la voix de son Père et lui confier les humains.

### **Une hospitalité sans frontières**

*C'est une telle « présence » progressivement intériorisée qui permet de vivre une hospitalité sans frontières, comme nous la découvrons dans les récits évangéliques, les Actes et chez les croyants de tous les temps. Ce type d'hospitalité fait partie des conditions d'une transmission réussie ; c'est même son lieu « spirituel » privilégié. Quelle variété de manières de la vivre, selon les terres, les cultures et les mœurs locales! Dans nos sociétés, les messages et les images entrent directement dans notre sphère privée et sans nous ménager tandis que la transmission de la foi reste symboliquement liée au clocher plus ou moins lointain. Sans doute avons-nous intérêt à réactiver une hospitalité proche, dans nos maisons et sur les chemins, à des moments favorables, souvent imprévus, de la journée ou de l'année. L'Évangile n'entre jamais par effraction dans nos vies mais en douceur.*

### **L'Église, modeste lieu d'hospitalité**

Si la transmission de l'intransmissible foi a besoin de « présences d'Évangile » crédibles, celles-ci ne s'instituent jamais elles-mêmes; elles existent grâce à l'Église et en elle; l'ultime condition d'une transmission réussie. L'Église est avant tout le lieu concret, infiniment modeste, de cette hospitalité contagieuse dont les multiples repas autour de Jésus en Galilée nous donnent une image directrice : la foi en l'Évangile pour tous ne peut que s'exprimer dans la joie et la compassion, dans une gratitude et une supplication partagées qui s'épanouissent dans une prière commune. L'Église est aussi le lieu concret où des présences d'Évangile se découvrent selon l'infinie variété des talents des uns et des autres; elle est lieu où s'expérimentent de multiples formes de socialisation de ces dons au profit de tous. Cette vie ecclésiale, devenue parfois très compliquée, risque toujours d'oublier sa visée évangélique et de rendre nos tentatives de transmission stériles. L'image directrice du « passeur » de Galilée, livrée par les Évangiles, et notre foi en lui comme Christ, peuvent alors ressusciter en nous le désir de mettre en œuvre ces quelques conditions d'une transmission réussie.

Mais j'entends ceux qui m'objectent leur caractère utopique. Je voudrais donc dire encore un mot sur les chances, les difficultés et les promesses que cache la situation actuelle de l'Église dans la société française.

## **CHANCES, DIFFICULTÉS ET PROMESSES POUR L'ÉGLISE DANS LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE**

Pour caractériser le plus rapidement possible cette situation, deux mots peuvent suffire : *laïcité* et *minorité*.

Voilà ce qu'on peut dire brièvement, cent ans après l'adoption de la loi de séparation. De son côté, l'Église l'a parfaitement intégrée, même si elle peut regretter, par moments, certains manquements au respect des traditions religieuses du pays, respect positif qu'exigerait pourtant une conception ouverte de la laïcité. Le concile Vatican II a insisté sur l'enjeu fondamental de la séparation, à savoir la liberté religieuse et la liberté de la foi; ce qui permet précisément de distinguer, comme jamais avant, entre une « foi » inaugurale, aussi fragile que nécessaire pour vivre en société, et la foi au Christ qui est à la base d'une appartenance ecclésiale.

Pour la transmission cela signifie que l'intérêt évangélique de l'Église ne peut plus être *d'abord* sa propre reproduction mais la vie des femmes et des hommes de notre temps et la consistance du lien social qui les relie. Si, pour la société, l'Église paraît encore porteuse d'un certain nombre de valeurs sociales et

humaines, ne doit-elle pas aujourd'hui se soucier davantage de la transmission de la « foi » en la vie, des *énergies intérieures* qui permettent aux êtres humains de donner forme à leur vivre-ensemble? Pour une part non négligeable, c'est sans doute là le problème majeur de nos banlieues : le manque de « passeurs » capables de susciter la foi en la vie, par leur manière d'être, leur compétence sociale, etc. Mon intervention allait dans ce sens : c'est la contagion de notre intérêt pour tous et chacun qui nous vaudra – peut-être – l'intérêt de certains pour la « source » de vie qu'est pour nous le Christ.

Notre situation de minorité est, pour une part, le résultat de cette culture laïque qui en même temps nous met au contact d'autres traditions : le judaïsme, l'islam, le bouddhisme, etc. Cette position n'est pas facile à tenir puisqu'elle risque d'entretenir la confusion entre transmission de la foi et recrutement ou reproduction et de maintenir ainsi un climat d'inquiétude et de crise. Or, le statut minoritaire et l'extrême fragilité de beaucoup de communautés chrétiennes les invitent à une conversion de l'image qu'elles se font d'elles-mêmes, sans pour autant se résigner à devenir des « sectes » et perdre la passion évangélique pour tous. Seule une lecture attentive des Évangiles et la redécouverte du ministère du Galiléen peut nous aider à passer ce « seuil » gigantesque. C'est là la véritable chance pour l'Évangile, la difficulté et la promesse d'un engendrement réussi de libertés croyantes, capable d'envisager l'avenir.

J'avoue qu'une situation différente de la nôtre, et pourtant non dénuée de similitude, m'a conduit vers cette conviction : la vie de l'Église d'Algérie dont j'ai eu la chance d'être témoin pendant un petit moment; une Église, comme dit le Père Teissier, « dont le peuple est musulman ». Certes, sa situation minoritaire est très difficile à vivre – qui le nierait après la terrible décennie sanglante, traversée par l'ensemble du pays! Mais elle est vécue sereinement parce que ces communautés toutes petites qui n'ont rien à défendre, sinon leur proximité auprès de tout un chacun, vivent réellement de la transmission de l'Évangile : des multiples rencontres au quotidien conduisent parfois à interroger les chrétiens et leurs communautés sur ce qui les habite; et il n'est pas rare qu'elles reçoivent alors de nouveaux disciples.

**Christof Theobald, s.j.**

*Extrait du livre Transmettre un Évangile de liberté, Novalis 2007, p. 21-38,  
avec l'aimable autorisation de Novalis.*